



[https://t.me/livres\\_2020](https://t.me/livres_2020)

Jean Baudrillard

*L' autre  
par lui-même*

Habilitation

JEAN BAUDRILLARD

L'AUTRE

PAR LUI-MÊME

Habilitation

ÉDITIONS GALILÉE

# Table des matières

L'EXTASE DE LA COMMUNICATION

LES RITUELS DE LA TRANSPARENCE

MÉTAMORPHOSE MÉTAPHORE MÉTASTASE

LA SÉDUCTION OU LES ABÎMES SUPERFICIELS

DU SYSTÈME DES OBJETS AU DESTIN DE L'OBJET

POURQUOI LA THÉORIE

Il est paradoxal de faire le panorama rétrospectif d'une œuvre qui ne s'est jamais voulue prospective. C'est un peu comme Orphée qui se retourne trop tôt sur Eurydice et du coup la renvoie pour toujours aux Enfers. Il faut faire comme si l'œuvre préexistait à elle-même et pressentait sa fin dès le début. Ceci peut être de mauvais augure. Pourtant, il y a là un exercice de simulation qui peut entrer en résonance avec un des thèmes majeurs de l'ensemble : faire comme si cette œuvre était close, comme si elle se développait d'une manière cohérente, comme si elle avait toujours existé. Je ne vois donc pas d'autre façon d'en parler qu'en termes de simulation, un peu à la façon dont Borgès reconstitue une civilisation perdue à travers les fragments d'une bibliothèque. C'est dire que je ne peux guère me poser la question de la vraisemblance sociologique, à laquelle d'ailleurs j'aurais infiniment de mal à répondre, mais simplement me mettre dans la position d'un voyageur imaginaire qui tomberait sur ces écrits comme sur un manuscrit oublié et qui, faute de documents à l'appui, s'efforcerait de reconstituer la société qu'ils décrivent.

# L'EXTASE DE LA COMMUNICATION

Tout est parti des objets, mais il n'y a plus de système des objets. Leur critique était encore celle d'un signe lourd de sens, avec sa logique phantasmatique et inconsciente, et sa logique différentielle et de prestige. Derrière ces deux logiques, un rêve anthropologique : celui d'un statut de l'objet au-delà de l'échange et de l'usage, au-delà de la valeur et de l'équivalence, le rêve d'une logique sacrificielle : don, dépense, potlatch, part maudite, consommation, échange symbolique.

Tout cela existe encore, et simultanément tout cela disparaît. La description de cet univers projectif, imaginaire et symbolique, c'était encore celle de l'objet comme miroir du sujet. L'opposition du sujet et de l'objet était encore significative, de même que l'imaginaire profond du miroir et de la scène. Scène de l'histoire, mais aussi l'autre scène de la quotidienneté, émergeant à l'ombre de l'histoire au fur et à mesure que celle-ci est politiquement désinvestie.

Aujourd'hui, plus de scène ni de miroir, mais un écran et un réseau. Plus de transcendance ou de profondeur, mais la surface immanente du déroulement des opérations, la surface lisse et opérationnelle de la communication. A l'image de la télévision, le plus bel objet prototypique de cette ère nouvelle, tout l'univers environnant et notre propre corps se font écran de contrôle.

Nous ne nous projetons plus dans nos objets avec les mêmes affects, les mêmes phantasmes de possession, de perte, de deuil, de jalousie : la dimension psychologique s'est estompée, même si on peut toujours la repérer dans le détail.

Déjà Barthes l'avait signalé pour la voiture : à une logique de la possession, de la projection propre à une relation subjective forte, se substitue une logique de la conduite. Non plus des phantasmes de puissance, de vitesse, d'appropriation

liés à l'objet lui-même, mais une tactique potentielle liée à son usage (maîtrise, contrôle et commandement, optimisation du jeu de possibilités qu'offre la voiture comme vecteur, et non plus comme sanctuaire psychologique), et du coup transformation du sujet lui-même, qui devient ordinateur de la conduite, et non démiurge ivre de puissance. Le véhicule devient une bulle, le tableau de bord devient une console, et le paysage tout autour se déroule comme un écran télévisé.

Mais on peut concevoir un stade ultérieur à celui-ci, où la voiture est encore un matériel performatif : un stade où elle devient réseau informatif. Celle qui vous parle, qui vous informe « spontanément » sur son état général, et sur le vôtre (se refusant éventuellement à fonctionner si vous ne fonctionnez pas bien), la voiture consultante et délibérante, partenaire dans une négociation générale du mode de vie, quelque chose (ou quelqu'un : à ce stade-là, il n'y a plus de différence), sur qui vous êtes *branché* — l'enjeu fondamental devenant la communication avec la voiture, un test perpétuel de présence du sujet à ses objets — interface ininterrompue.

Dès lors, ce ne sont plus la vitesse ou le déplacement qui comptent, ni même la projection inconsciente, ni la compétition, ni le prestige. Il y a longtemps d'ailleurs qu'on a entrepris de désacraliser la voiture dans ce sens («La vitesse, c'est fini!», «je roule plus, je consomme moins! »). C'est plutôt un idéal écologique qui s'installe, de régulation, de fonctionnalité bien tempérée, de solidarité entre tous les éléments d'un même système, de contrôle et de gestion globale d'un ensemble. Chaque système

(y compris l'univers domestique) forme une sorte de niche écologique, de décor relationnel où tous les termes doivent se tenir en contact perpétuel, informés de leur état respectif et de celui du système tout entier, car la défaillance d'un seul terme peut mener à la catastrophe.

Tout ceci n'est sans doute qu'un discours, mais il faut bien voir que l'analyse de la consommation dans les années soixante/soixante-dix partait elle-même du discours publicitaire ou de celui, pseudo-conceptuel, des

professionnels. La « consommation », la « stratégie du désir » n'ont d'abord été qu'un méta-discours, l'analyse d'un mythe projectif dont personne n'a jamais su quelle était l'incidence réelle. On n'en a jamais su davantage, au fond, sur la vérité de la relation des gens à leurs objets que sur la réalité des sociétés primitives. C'est ce qui permet d'en organiser le mythe, mais c'est aussi pourquoi il est inutile de vouloir vérifier statistiquement, objectivement, ces hypothèses. Comme on le sait, le discours des publicitaires est d'abord à l'usage des publicitaires eux-mêmes, et rien ne dit que le discours actuel sur l'informatique et la communication ne soit pas à l'usage des seuls professionnels de l'informatique et de la communication (le discours des intellectuels et des sociologues pose d'ailleurs le même problème).

Télématique privée : chacun se voit promu aux commandes d'une machine hypothétique, isolé en position de parfaite souveraineté, à distance infinie de son univers originel, c'est-à-dire en position exacte de cosmonaute dans sa bulle, en état d'apesanteur qui l'oblige à un vol orbital perpétuel, et à maintenir une vitesse suffisante dans le vide sous peine de venir s'écraser sur sa planète d'origine.

Cette réalisation du satellite orbital dans l'univers quotidien correspond à l'élévation de l'univers domestique à la métaphore spatiale, avec la mise sur orbite du deux-pièces-cuisine-douche dans le dernier module lunaire, donc à la satellisation du réel lui-même. La quotidienneté de l'habitat terrestre hypostasiée dans l'espace, c'est la fin de la métaphysique, c'est l'ère de l'hyperréalité qui commence. Je veux dire : ce qui se projetait ici mentalement, ce qui se vivait dans l'habitat terrestre comme métaphore est désormais projeté, sans métaphore du tout, dans l'espace absolu qui est celui de la simulation.

Notre sphère privée elle-même n'est plus une scène où se joue une dramaturgie du sujet aux prises avec ses objets comme avec son image, nous n'y existons plus comme dramaturge ou comme acteur, mais comme terminal de multiples réseaux. La télévision en est la préfiguration la plus

directe, mais c'est l'espace même d'habitation qui est aujourd'hui conçu comme espace de réception et d'opération, comme écran de commande, terminal doué de puissance télématique, c'est-à-dire de la possibilité de régler tout à distance, y compris le processus de travail dans les perspectives de travail télématique à domicile, et bien sûr la consommation, le jeu, les relations sociales, le loisir. On pourra concevoir des simulateurs de loisir ou de vacances comme il existe des simulateurs de vol pour les pilotes d'avion.

Science-fiction? Certes, mais jusqu'ici toutes les mutations de l'environnement sont venues d'une tendance irréversible à l'abstraction formelle des éléments et des fonctions, à leur homogénéisation dans un seul processus, au déplacement des gestualités, des corps, des efforts, dans des commandements électriques ou électroniques, à la miniaturisation, dans le temps et dans l'espace, des processus dont la scène — mais qui n'est plus une scène — devient celle de la mémoire infinitésimale et de l'écran.

C'est là d'ailleurs notre problème, dans la mesure où cette encéphalisation électronique, cette miniaturisation des circuits et de l'énergie, cette transistorisation de l'environnement relèguent dans l'inutilité, dans la désuétude et presque dans l'obscénité, tout ce qui faisait jadis la scène de notre vie. On sait que la simple présence de la télévision change l'habitat en une sorte d'enveloppe archaïque, en un vestige de relations humaines dont la survivance laisse perplexe. Dès lors que cette scène n'est plus hantée par ses acteurs et leurs phantasmes, dès lors que les comportements se focalisent sur certains écrans ou terminaux opérationnels, le reste n'apparaît plus que comme un grand corps inutile, déserté et condamné. Le réel lui-même n'apparaît plus que comme un grand corps inutile.

Les temps sont venus d'une miniaturisation, d'une télécommande et d'une microprocession du temps, des corps, des plaisirs. Il n'y a plus de principe idéal de ces choses à l'échelle humaine. Il n'en reste plus que des effets miniaturisés, concentrés, immédiatement disponibles. Ce

changement d'échelle est visible partout : ce corps, notre corps, n'apparaît plus que comme superflu dans son étendue, dans la multiplicité et la complexité de ses organes, de ses tissus, de ses fonctions, puisque tout se concentre aujourd'hui dans le cerveau et la formule génétique, qui résument à eux seuls la définition opérationnelle de l'être. La campagne, l'immense campagne géographique, semble un corps désertique dont l'étendue même est sans nécessité (et qu'on s'ennuie à traverser même hors des autoroutes) dès lors que tous les événements se résument dans les villes, elles-mêmes en voie de réduction à quelques hauts lieux miniaturisés. Et le temps : que dire de cet immense temps

libre qui nous est laissé, bien trop de temps qui nous enveloppe comme un terrain vague, une dimension désormais inutile dans son déroulement, dès lors que l'instantanéité de la communication a miniaturisé nos échanges en une succession d'instantants?

Le corps comme scène, le paysage comme scène, le temps comme scène disparaissent progressivement. Même chose pour l'espace public : le théâtre du social, le théâtre du politique se réduisent de plus en plus à un grand corps mou et des têtes multiples. La publicité dans sa nouvelle version, qui n'est plus le scénario baroque, utopique, extatique des objets et de la consommation, mais l'effet de visibilité omniprésente des entreprises, des marques, des interlocuteurs sociaux, des vertus sociales de la communication, la publicité envahit tout à mesure que disparaît l'espace public (la rue, le monument, le marché, la scène, le langage). Elle ordonne l'architecture et la réalisation de super-objets comme Beaubourg, les Halles ou La Villette, qui sont littéralement des monuments (ou des antimonuments) publicitaires, non parce qu'ils seraient axés sur la consommation, mais parce que d'emblée ils se proposent comme démonstration de l'opération de la culture, de l'opération culturelle de la marchandise et de celle de la masse en mouvement. C'est là notre seule architecture aujourd'hui : de grands écrans sur lesquels se réfractent les atomes, les particules, les molécules en mouvement. Non pas

une scène publique, un espace public, mais de gigantesques espaces de circulation, de ventilation, de branchement éphémère.

Il en est de même de l'espace privé. Sa disparition est contemporaine de celle de l'espace public. Ni l'un n'est plus un spectacle, ni l'autre n'est plus un secret. La distinction d'un intérieur et d'un extérieur, qui décrivait justement la scène domestique des objets, et celle d'un espace symbolique du sujet, s'est effacée dans *une double obscénité* : l'opération la plus intime de votre vie devient la pâture virtuelle des médias (télévision non-stop sur la famille Loud's aux USA, innombrables « tranches de vie » et émissions psy à la télévision française) — mais aussi l'univers entier vient se dérouler sans nécessité sur votre écran domestique. Pornographie microscopique de l'univers, pornographique parce que forcée, démesurée, exactement comme le gros plan sexuel dans le porno. Tout ceci fait éclater la scène jadis préservée par une distance minimale, et qui se jouait selon un rituel secret connu des seuls acteurs.

Aliénant, l'univers privé l'était certainement, dans la mesure où il vous séparait des autres, du monde, où il était investi comme enceinte protectrice, comme imaginaire protecteur. Mais il recueillait aussi le bénéfice symbolique de l'aliénation, qui est que l'Autre existe, et que l'altérité peut se jouer pour le meilleur et pour le pire. Ainsi la société de consommation fut-elle vécue sous le signe de l'aliénation, comme société du spectacle — mais justement, il y avait du spectacle, et le spectacle, même aliéné, n'est jamais obscène. L'obscénité commence quand il n'y a plus de spectacle, plus de scène, plus de théâtre, plus d'illusion, quand tout devient d'une transparence et d'une visibilité immédiate, quand tout est soumis à la lumière crue et inexorable de l'information et de la communication.

*Nous ne sommes plus dans le drame de l'aliénation, nous sommes dans l'extase de la communication.* Et cette extase est obscène. Obscène est ce qui met fin à tout regard, à toute image, à toute représentation. Il n'y a pas que le sexuel qui

devienne obscène, il y a aujourd'hui toute une pornographie de l'information et de la communication, une pornographie des circuits et des réseaux, des fonctions et des objets dans leur lisibilité, leur fluidité, leur disponibilité, leur régulation, dans leur signification forcée, dans leur performativité, dans leurs branchements, dans leur polyvalence, dans leur expression libre...

Ce n'est plus l'obscénité de ce qui est caché, refoulé, obscur, c'est celle du visible, du trop visible, du plus visible que le visible, c'est l'obscénité de ce qui n'a plus de secret, de ce qui est tout entier soluble dans l'information et la communication.

Marx dénonçait déjà l'obscénité de la marchandise, liée au principe de son équivalence, au principe abject de sa circulation libre. L'obscénité de la marchandise tient à ce qu'elle est abstraite, formelle et légère, en regard de la pesanteur, de l'opacité, de la substance de l'objet. La marchandise est lisible : par opposition à l'objet qui n'avoue jamais tout à fait son secret, elle manifeste toujours son essence visible, qui est son prix. Elle est le lieu de transcription de tous les objets possibles : à travers elle, les objets communiquent — la forme marchandise est le premier grand médium du monde moderne. Mais le message qu'ils y livrent est radicalement simplifié, et c'est toujours le même — c'est leur valeur d'échange. Donc, au fond, le message n'existe déjà plus, c'est le médium qui s'impose dans sa circulation pure. Appelons cela extase : le marché est une forme extatique de la circulation des biens, comme la prostitution et la pornographie sont une forme extatique de la circulation du sexe.

Il n'est que de pousser cette analyse en puissance pour saisir ce qu'il en est de la transparence et de l'obscénité de l'univers de la communication, qui laissent loin derrière elles celles, relatives encore, de l'univers de la marchandise.

Toutes les fonctions abolies dans une seule dimension, celle de la communication : c'est l'extase. Tous les événements,

tous les espaces, toutes les mémoires abolis dans la seule dimension de l'information : c'est l'obscénité.

A l'obscénité chaude et sexuelle succède l'obscénité froide et communicationnelle. L'autre impliquait une forme de promiscuité, celle des objets entassés, accumulés dans l'univers privé, ou de tout ce qui n'est pas dit et qui grouille dans le silence du refoulement — mais cette promiscuité est organique, viscérale, charnelle. Alors que la promiscuité qui règne sur les réseaux de la communication est celle d'une saturation superficielle, d'une sollicitation incessante, d'une extermination des espaces interstitiels. Je soulève mon récepteur téléphonique et tout le réseau marginal m'accroche, me harcèle, avec la bonne foi insupportable de ce qui veut et prétend communiquer. Les radios libres : ça parle, ça chante, ça s'exprime. Très bien. Mais en termes de médium, le résultat est celui-ci : un espace, celui de la bande FM, se trouve saturé, les stations s'y chevauchent, s'y mélangent : quelque chose qui était libre par le fait qu'il y avait de l'espace ne l'est plus — la parole est libre, mais moi je ne le suis plus, je n'arrive plus à savoir ce que je veux, tant l'espace est saturé, tant la pression est forte de tout ce qui veut se faire entendre.

Je tombe dans l'extase négative de la radio.

Il y a un état propre de fascination et de vertige lié à ce délire de la communication. Une forme de plaisir singulier peut-être, mais aléatoire et vertigineux. Si on suit Caillois dans sa classification des jeux : mimicry, agôn, aléa, ilynx — jeux d'expression, jeux de compétition, jeux de hasard, jeux de vertige — , alors la tendance de toute notre culture nous mènerait d'une disparition des formes de l'expression et de la compétition vers une extension des formes de l'aléa et du vertige.

Celles-ci n'impliquent plus de jeux de scène, de miroir, de défi ou d'altérité — elles sont plutôt extatiques, solitaires et narcissiques. Le plaisir n'y est plus celui de la manifestation scénique ou esthétique (*seductio*), mais celui de la fascination pure, aléatoire et psychotropique (*subductio*). Ceci n'implique pas forcément de jugement négatif, il y a là sans doute une

mutation profonde et originale des formes de perception et de plaisir. Nous n'en mesurons qu'à peine les conséquences. En appliquant nos critères anciens et les réflexes d'une sensibilité « scénique », nous risquons de méconnaître l'irruption, dans la sphère sensorielle, de cette forme nouvelle, extatique et obscène.

Une chose est sûre : si la scène nous séduisait, l'obscène nous fascine. Mais l'extase est le contraire de la passion. Désir, passion, séduction, ou encore, selon Caillois, expression et compétition - ce sont les jeux de l'univers chaud. Extase, fascination, obscénité, communication, ou encore, selon Caillots, hasard, chance et vertige — ce sont les jeux de l'univers froid, de l'univers cool (même le vertige est froid, celui des drogues en particulier).

De toute façon, nous aurons à souffrir de cette extraversion forcée de toute intériorité, de cette introjection forcée de toute extériorité que signifie l'impératif catégorique de la communication. Peut-être faut-il user ici de quelques métaphores venues de la pathologie. Si l'hystérie était la pathologie de la mise en scène exacerbée du sujet, de la conversion théâtrale et opératique du corps, si la paranoïa était la pathologie de l'organisation, de la structuration d'un monde rigide et jaloux, nous sommes, avec la promiscuité immanente et la connexion perpétuelle de tous les réseaux dans la communication et l'information, dans une nouvelle forme de schizophrénie. Plus d'hystérie, plus de paranoïa projective à proprement parler, mais cet état de terreur caractéristique du schizophrène : une trop grande proximité de tout, une promiscuité infecte de toute chose, qui l'investit et le pénètre sans résistance, sans qu'aucun halo, aucune aura, pas même celle de son propre corps, ne le protègent. Le schizophrène est ouvert à tout en dépit de lui-même, vivant dans la plus grande confusion. Il est la proie obscène de l'obscénité du monde. Ce qui le caractérise est moins la perte du réel, comme on dit d'habitude, que cette proximité absolue et cette instantanéité totale des choses, cette surexposition à la transparence du monde. Dépouillé de toute scène et traversé sans obstacle, il ne

peut plus produire les limites de son être propre, il ne peut plus se produire comme miroir. Il devient pur écran, pure surface d'absorption et de résorption des réseaux d'influence.

# LES RITUELS DE LA TRANSPARENCE

L'incertitude d'exister et, du coup, l'obsession de faire la preuve de notre existence, l'emportent sans doute aujourd'hui sur le désir proprement sexuel. Si la sexualité est une mise en jeu de notre identité (jusque dans le fait de faire des enfants), alors nous ne sommes plus exactement en mesure de nous y consacrer, parce que nous avons déjà bien trop à faire à sauvegarder notre identité pour trouver l'énergie de nous porter vers quelque chose d'autre. Ce qui nous importe d'abord, c'est de faire la preuve de notre existence, même si elle n'a pas d'autre sens que celui-là.

Ce qu'on peut voir dans les graffiti récents, de New York ou de Rio. La génération précédente disait : «J'existe, je m'appelle Untel, je vis à New York. » Ils avaient une charge de sens, quoique presque allégorique : celle du nom. Les derniers sont purement graphiques et indéchiffrables. Ils disent toujours implicitement: «J'existe», mais simultanément : «Je n'ai pas de nom, je n'ai pas de sens, je ne veux rien dire. » Nécessité de parler quand on n'a rien à dire. Cette nécessité est même d'autant plus grande qu'on n'a rien à dire, comme il devient d'autant plus urgent d'exister quand la vie n'a plus de sens. Du coup, la sexualité se trouve reléguée au second plan comme une forme déjà luxueuse de transcendance, de gaspillage de l'existence, alors que l'urgence absolue est tout simplement de vérifier cette existence.

Une scène me revient, d'une exposition hyperréaliste à Beaubourg : ce sont des sculptures, ou plutôt des mannequins, tout à fait réalistes, couleur chair, intégralement nus dans une position sans équivoque, banale. L'instantané d'un corps qui ne veut rien dire et qui n'a rien à dire, qui est tout simplement là et, du coup, provoque chez les spectateurs une sorte de stupéfaction. La réaction des gens était intéressante : ils se penchaient pour voir quelque chose, le grain de la peau, les poils du pubis, tout, mais il n'y avait rien à voir. Certains voulaient toucher même, pour éprouver la réalité de ce corps,

mais naturellement ça ne marchait pas, puisque tout était déjà là. Ça ne trompait même pas l'œil. Quand l'œil est trompé, le jugement s'amuse à deviner, et même si on ne cherche pas à vous tromper, il y a toujours une sorte de divination dans le plaisir esthétique et tactile qu'une forme vous procure.

Ici, rien, sinon l'extraordinaire technique par laquelle l'artiste arrive à éteindre tous les signaux de la divination. Il ne reste plus l'ombre d'une illusion derrière la véracité des poils. Plus rien à voir : c'est pour cela que les gens se penchent, s'approchent et flairent cette hyperressemblance hallucinante, spectrale dans sa bonhomie. Ils se penchent pour vérifier cette chose stupéfiante : *une image où il n'y a rien à voir.*

L'obscénité est là : dans le fait qu'il n'y ait rien à voir. Elle n'est pas sexuelle, elle est de l'ordre du réel. Le spectateur se penche non par curiosité sexuelle, mais pour vérifier la texture de la peau, la texture infinie du réel. Peut-être est-ce là aujourd'hui notre véritable acte sexuel : *vérifier jusqu'au vertige l'objectivité inutile des choses.*

Dans bien des cas, notre imagerie érotique et pornographique, route cette panoplie de seins, de fesses, de sexes, n'a d'autre sens que celui-ci : exprimer l'objectivité inutile des choses. La nudité ne sert plus que de tentative désespérée pour souligner l'existence de quelque chose. Le cul n'est plus qu'un effet spécial. *Le sexuel n'est plus qu'un rituel de la transparence.* Il fallait jadis le cacher, aujourd'hui c'est lui qui sert à cacher le peu de réalité — et il participe lui aussi, bien sur, de cette passion désincarnée.

D'où vient alors la fascination de ces images? Certainement pas de la séduction (la séduction est toujours un défi à cette pornographie, à cette objectivité inutile des choses). Nous ne les regardons même pas à proprement parler. Pour qu'il y ait regard, il faut qu'un objet se voile et se dévoile, qu'il disparaisse à chaque instant; c'est pourquoi il y a dans le regard une sorte d'oscillation. Ces images par contre ne sont pas prises dans un jeu d'émergence et de disparition. Le corps y est déjà là *sans l'étincelle d'une absence possible*, dans l'état de désillusion radicale qui est celui de la pure présence. Dans

une image, certaines parties sont visibles, et d'autres non, les parties visibles rendent les autres invisibles, il s'installe un rythme de l'émergence et du secret, une ligne de flottaison de l'imaginaire. Alors qu'ici tout est d'une visibilité égale, tout partage le même espace sans profondeur. Et la fascination vient justement de cette désincarnation (l'esthétique de la désincarnation dont parle Octavio Paz). La fascination, c'est cette passion désincarnée d'un regard sans objet, d'un regard sans image. Il y a longtemps que tous nos spectacles médiatisés ont franchi le mur de la stupéfaction. Celle d'une exacerbation vitrifiée du corps, d'une exacerbation vitrifiée du sexe, d'une scène vide où rien n'a lieu, et dont pourtant le regard est empli. C'est celle aussi de l'information, ou du politique : rien n'y a lieu, et pourtant nous en sommes saturés.

Désirons-nous cette fascination? Désirons-nous cette objectivité pornographique du monde? Comment le savoir? Il y a sans doute un vertige collectif de fuite en avant dans l'obscénité d'une forme pure et vide, où se jouent à la fois la démesure du sexuel et sa disqualification, la démesure du visible et sa dégradation. Cette fascination touche aussi bien l'art moderne, dont l'objectif est littéralement de n'être plus regardable, de défier toute séduction du regard. L'art moderne n'exerce plus que la magie de sa disparition.

Mais cette obscénité et cette indifférence ne mènent pas forcément à un point mort. Elles peuvent redevenir des valeurs collectives; on voit d'ailleurs se reconstituer autour d'elles de nouveaux rituels, les rituels de la transparence. D'autre part, nous ne faisons sans doute que nous jouer la comédie de l'obscénité et de la pornographie, comme d'autres se jouent la comédie de l'idéologie et de la bureaucratie (c'est vrai collectivement à l'Est), ou comme la société italienne se joue la comédie de la confusion et du terrorisme. Dans la publicité se joue *la comédie* du strip-tease féminin (d'où la naïveté de toute vindicte féministe contre cette « prostitution »). C'est là encore un rituel de la transparence. Libération sexuelle, pornographie omniprésente, information, participation, expression libre — si tout cela était vrai, ce serait

insupportable. Si tout cela était vrai, nous serions vraiment dans l'obscénité, c'est-à-dire dans la vérité nue, dans la prétention folle des choses à exprimer leur vérité. Heureusement, leur destin nous protège car, au comble des choses, lorsqu'elles vont *se vérifier*, toujours elles se réversibilisent, et retombent dans le secret.

Du sexe, nul ne saurait dire s'il a été libéré ou pas, si le taux de jouissance sexuel a augmenté ou non. En sexualité comme en art, l'idée de progrès est absurde. Par contre, l'obscénité et la transparence, elles, progressent inéluctablement, justement parce qu'elles ne sont plus de l'ordre du désir, mais de la frénésie de l'image. La sollicitation et la voracité, en fait d'images, grandissent démesurément. *Elles sont devenues notre véritable objet sexuel*, l'objet de notre désir. Et c'est dans cette confusion du désir et de son équivalent matérialisé dans l'image - non seulement du désir sexuel, mais du désir de savoir et de son équivalent matérialisé dans l'« information », du désir de rêve et de son équivalent matérialisé dans tous les Disneyland du monde, du désir d'espace et de son équivalent programmé dans le transit des vacances, du désir de jeu et de son équivalent programmé dans la télématique privée, etc., — c'est là qu'est l'obscénité de notre culture. C'est cette promiscuité et cette ubiquité des images, cette contamination virale des choses par les images qui sont la caractéristique fatale de notre culture. Et il n'y a pas de limites à cela, car les images, au contraire des espèces animales sexuées, sur qui veille une sorte de régulation interne, ne sont préservées par rien de la pullulation indéfinie, puisqu'elles ne s'engendrent pas sexuellement, et ne connaissent ni le sexe ni la mort. C'est d'ailleurs pour cela qu'elles nous obsèdent, en cette période de récession du sexe et de la mort : nous rêvons à travers elles de l'immortalité des protozoaires, qui se multiplient à l'infini par contiguïté et ne connaissent plus qu'un enchaînement asexué.

Dans les rituels de la transparence, il faut inclure tout l'environnement de prothèses et de protection qui se substituent aux défenses biologiques et naturelles du corps. Nous sommes des enfants bulles, comme celui qui est mort

dernièrement en Amérique : vivant dans sa bulle, dans le scaphandre offert par la NASA, environné de tout l'espace médical, protégé de toutes les contagions par l'espace immunitaire artificiel, que sa mère caresse à travers les parois de verre avec des manchons de plastique, et qui rit et grandit dans son atmosphère extra-terrestre sous l'œil de la science (c'est le frère expérimental de l'enfant-loup, de l'enfant sauvage que les loups avaient pris en charge — aujourd'hui ce sont les ordinateurs qui prennent en charge l'enfant déficient). Cet enfant-bulle est la préfiguration de l'avenir, de l'asepsie totale, de l'élimination de tous les germes, forme biologique de la transparence. Il est le symbole de l'existence sous vide, qui était jusqu'ici celle des bactéries et des particules dans les laboratoires, mais qui sera la nôtre de plus en plus : pressés sous vide comme les disques, conservés sous vide comme les surgelés, mourant sous vide comme les victimes de l'acharnement thérapeutique. Pensant et réfléchissant sous vide comme l'illustre partout l'intelligence artificielle.

La cérébralité grandissante des machines doit normalement entraîner la purification technologique des corps. Le corps humain pourra de moins de moins compter sur ses anticorps, il faudra donc le protéger de l'extérieur. La purification artificielle de tous les milieux, de toutes les ambiances, suppléera aux systèmes immunologiques internes défaillants. Et s'ils sont défaillants, c'est qu'une tendance irréversible, appelée progrès, pousse à dessaisir le corps et l'esprit humain de leurs systèmes d'initiative et de défense, pour les transférer sur des artefacts techniques. Dépossédé de ses défenses, l'homme devient éminemment vulnérable à la science. Dépossédé de ses phantasmes, il devient éminemment vulnérable à la psychologie. Débarrassé de ses germes, il devient éminemment vulnérable à la médecine.

Il n'est pas insensé de dire que l'extermination des hommes commence par l'extermination des germes. Car tel qu'il est, avec ses humeurs, ses passions, son rire, son sexe, ses sécrétions, l'homme n'est lui-même qu'un sale petit virus irrationnel qui trouble l'univers de la transparence. Lorsque

tout sera expurgé, lorsqu'on aura mis fin aux processus viraux, à toute contamination sociale et bacillaire, alors il ne restera que le virus de la tristesse, dans un univers d'une propreté et d'une sophistication mortelles.

La pensée étant à sa façon un réseau d'anticorps et un système de défense immunologique naturel, elle est fortement menacée elle aussi. Elle sera avantageusement remplacée par la bulle cérébro-spinale, débarrassée de tout réflexe animal ou métaphysique. Notre cerveau, notre corps lui-même, sont devenus cette bulle, cette sphère expurgée, cette enveloppe transparente à l'intérieur de laquelle nous nous réfugions, démunis et surprotégés, tel cet enfant inconnu voué à l'immunité artificielle et à la transfusion perpétuelle, et à mourir dès qu'il aura embrassé sa mère.

C'est aujourd'hui la loi : chacun sa bulle. Tout comme dans l'espace géographique, ayant atteint les limites de la planète et exploré tous ses confins, nous ne pouvons qu'implorer dans un espace circonscrit tous les jours davantage en fonction de notre mobilité croissante, celle de l'avion ou des médias, jusqu'à un point où tous les voyages ont déjà eu lieu et où toutes les vellétés de dispersion, d'évasion, de déplacement se concentrent en un seul point fixe, en une immobilité qui n'est plus celle du non-mouvement, mais celle de l'ubiquité potentielle, celle d'une mobilité absolue qui annule son propre espace à force de le parcourir sans cesse et sans effort - de même la transparence a explosé en mille fragments qui sont comme les débris d'un miroir où nous voyons encore se refléter furtivement notre image, juste avant de disparaître. Comme dans les fragments d'un hologramme, chaque débris contient l'univers entier. C'est aussi la caractéristique de l'objet fractal : se retrouver tout entier dans le moindre de ses détails. Nous pouvons au même titre parler aujourd'hui d'un *sujet fractal* qui, au lieu de se transcender dans une finalité ou un ensemble qui le dépasse, se diffracte en une multitude d'ego miniaturisés, tous semblables les uns aux autres, se démultipliant sur un mode embryonnaire comme dans une culture biologique, saturant son environnement par scissiparité

à l'infini. Comme l'objet fractal ressemble trait pour trait à ses composants élémentaires, le sujet fractal ne rêve que de se ressembler en chacune de ses fractions. Son rêve involue vers le bas pour ainsi dire, en deçà de toute représentation, vers la plus petite fraction moléculaire de lui-même. Etrange Narcisse que celui-ci : il ne rêve plus de son image idéale, mais d'une formule de reproduction génétique à l'infini.

La hantise naguère était de ressembler aux autres et de se perdre dans la foule. Hantise de la conformité, obsession de la différence. Il faut une solution qui nous délivre de ressembler aux autres. Aujourd'hui, c'est de ne ressembler qu'à soi-même. Se retrouver partout, démultipliés, mais fidèles à notre propre formule — partout le même générique, et passer sur tous les écrans à la fois. La ressemblance ne vise plus les autres, c'est celle indéfinie de l'individu à lui-même lorsqu'il se résout en ses éléments simples. La différence, du même coup, change de sens. Ce n'est plus celle d'un sujet à un autre, c'est la différenciation interne du même sujet à l'infini. La fatalité est aujourd'hui de l'ordre du vertige intérieur, de l'éclatement dans l'identique, de la fidélité « narcissique » à son propre signe et à sa propre formule. Aliéné à soi-même, à ses multiples clones, à ses petits moi isomorphes...

Chaque individu se résumant en un point hyper-potentiel, les autres n'existent virtuellement plus. L'imagination en est impossible, et d'ailleurs inutile, comme celle de l'espace s'il vous est possible de le franchir instantanément. Imaginer les terres australes et tout ce qui vous en sépare est inutile dès lors que l'avion vous y porte en vingt heures. Imaginer les autres et tout ce qui vous en rapproche est inutile, dès lors que la « communication » vous les rend immédiatement présents. L'imagination du temps, de la durée et de sa complexité, est inutile dès lors que tout projet est justiciable de son opération immédiate. Pour un primitif ou un paysan, l'imagination d'un au-delà de son espace natal était impossible parce qu'il n'y avait même pas pressentiment de bailleurs — l'horizon était mentalement infranchissable. Aujourd'hui, si l'imagination est impossible, c'est pour la raison inverse : c'est que tous les

horizons ont été franchis, que vous êtes confrontés d'avance avec tous les ailleurs, et qu'il ne vous reste donc plus qu'à vous extasier (au sens littéral) ou à vous rétracter devant cette extrapolation inhumaine.

Cette rétraction, nous la connaissons bien, c'est celle du sujet pour qui l'horizon sexuel et social des autres a disparu, et dont l'horizon mental s'est rétréci à la manipulation de ses images et de ses écrans. Il a tout ce qu'il lui faut. Pourquoi se préoccuperait-il de sexe et de désir? C'est au fil des réseaux que naît la désaffection de soi et des autres, elle est contemporaine de la forme désertique de l'espace qu'engendre la vitesse, de la forme désertique du social qu'engendrent la communication et l'information.

Démultiplication fractale du corps (du sexe, de l'objet, du désir) : vus de très près, tous les corps, tous les visages se ressemblent. Le gros plan d'un visage est aussi obscène qu'un sexe vu de près. *C'est un sexe*. Toute image, toute forme, toute partie du corps vue de près est un sexe. C'est la promiscuité du détail, c'est le grossissement du zoom qui prennent valeur sexuelle. L'exorbitance de chaque détail nous attire, ou encore la ramification, la multiplication sérielle du même détail. A l'extrême inverse de la séduction, la promiscuité extrême de la pornographie, qui décompose les corps en leurs moindres éléments, les gestes en leurs moindres mouvements. Et notre désir va à ces nouvelles images cinétiques, numériques, fractales, artificielles, de synthèse, parce qu'elles sont toutes de moindre définition. On pourrait presque dire qu'elles sont asexuées, comme les images porno, par excès technique de bonne volonté. Mais nous ne cherchons plus dans ces images de définition ni de richesse imaginaire, nous cherchons le vertige de leur superficialité, l'artifice de leur détail, l'intimité de leur technique. Notre vrai désir est celui de leur artificialité technique, et de rien d'autre.

Même chose pour le sexe. Nous exaltons le détail de l'activité sexuelle comme, sur un écran ou sous un microscope, celui d'une opération chimique ou biologique. Nous cherchons la démultiplication en objets partiels et

l'accomplissement de désir dans la sophistication technique du corps. Tel qu'en lui-même la libération sexuelle le change, celui-ci n'est plus qu'une diversibilité des surfaces, une pullulation de multiples objets, où se perdent sa finitude, sa représentation désirable, sa séduction. Corps métastatique, corps fractal, et qui n'est plus promis à aucune résurrection.

# MÉTAMORPHOSE    MÉTAPHORE MÉTASTASE

Où est le corps de la fable, le corps de la métamorphose, celui de l'enchaînement pur des apparences, d'une fluidité intemporelle et insexuelle des formes, le corps cérémonial que font vivre les mythologies, ou l'Opéra de Pékin et les théâtres orientaux, ou bien encore la danse : corps non individuel, duel et fluide — corps sans désir, mais capable de toutes les métamorphoses — corps délivré du miroir de lui-même, mais livré à toutes les séductions? Et quelle séduction est plus violente que de changer d'espèce, de se transfigurer dans l'animal, le végétal, ou même le minéral et l'inanimé? Ce mouvement qui nous rend traîtres à notre propre espèce et nous livre au vertige de toutes les autres, c'est le modèle de la séduction amoureuse, qui vise elle aussi l'étrangeté de l'autre sexe et la virtualité d'y être initié comme à une espèce animale ou végétale différente.

La puissance de la métamorphose est au fond de toute séduction, y compris celles des formes les plus mouvantes de substitution, celles des visages, celles des rôles, celles des masques. Chaque séduction, nous l'enveloppons d'une métamorphose - chaque métamorphose, nous l'enveloppons d'un cérémonial. Ceci est la loi des apparences, et le corps est le premier objet pris à ce jeu.

Le corps de la métamorphose ne connaît ni la métaphore ni l'opération du sens. Le sens n'y glisse pas d'une forme à l'autre, ce sont les formes qui glissent directement de l'une à l'autre, comme dans les mouvements de la danse ou dans les proférations masquées. Corps non psychologique, non sexuel, corps délivré de toute subjectivité et retrouvant la félinité animale de l'objet pur, du mouvement pur, d'une pure transposition gestuelle.

Certes, il paye cette capacité fabuleuse d'un renoncement au désir, au sexe et à la reproduction. Mais c'est une façon pour lui de ne pas mourir. Car passer d'une espèce à l'autre, d'une

forme à l'autre, est une façon de *disparaître, et non de mourir*. Disparaître, c'est se disperser dans les apparences. Rien ne sert de mourir, il faut encore savoir disparaître. Rien ne sert de vivre, il faut encore séduire.

Le corps de la métamorphose ne connaît pas d'ordre symbolique, seulement une succession vertigineuse où le sujet se perd dans les enchaînements rituels. La séduction non plus ne connaît pas l'ordre symbolique. Ce n'est que lorsqu'il est mis un frein à cette transfiguration des formes les unes dans les autres qu'émerge un ordre symbolique, que s'érige une instance quelle qu'elle soit, que se métaphorise le sens selon la loi.

C'est alors seulement, une fois révolu le Grand Jeu de la Fable, du Vertige, de la Métamorphose, avec l'apparition de la sexualité et du désir, que le corps devient *métaphore*, scène métaphorique de la réalité sexuelle, avec son cortège de désirs et de refoulements.

Il y a déjà là un appauvrissement extraordinaire : au lieu d'être le théâtre somptueux de multiples formes initiatiques, de la cruauté et de la versatilité des apparences, lieu de la fantasmagorie des espèces, des sexes et des diverses façons de mourir, le corps n'est plus que l'exposant d'une seule marque entre toutes : la différence sexuelle, et la scène d'un seul scénario, la phantasmagorie sexuelle inconsciente. Il n'est plus la surface fabuleuse d'inscription des rêves et des divinités, il n'est plus que la scène du phantasme et la métaphore du sujet. Le corps cérémonial, lui, n'est pas transparent à une vérité, fût-elle métaphorique, du sexe et de l'inconscient (ce sont ici les limites de la psychanalyse, qui n'a pas bien écouté la Fable, encore qu'elle prétende toujours s'y référer, et reste inapte à dire quoi que ce soit de cet être vertigineux, mais sans désir, de la métamorphose).

Les formes jouent entre elles, s'échangent entre elles sans passer par l'imaginaire psychologique d'un sujet. Là, le monde est monde, le langage n'est qu'une de ces formes possibles. L'imaginaire, notre imaginaire, n'est que le vestige psychologique du prestige cruel des formes et des apparences.

Il est la forme dégradée de l'illusion géniale et du règne des métamorphoses.

Corps psychologique, corps refoulé, corps névrosé, espace du phantasme, miroir de l'altérité, miroir de l'identité, lieu du sujet en proie à sa propre image et à son propre désir, notre corps n'est plus païen et mythique, il est chrétien et métaphorique — corps du désir, et non de la fable.

Nous lui avons fait subir une sorte de *précipitation matérialiste*. Tel que nous interprétons aujourd'hui notre corps, au lieu de la divination qu'on peut en avoir dans la danse, dans le duel et dans les astres, tel que nous le racontons, dans notre simulacre inavoué de réalité, comme espace individué de pulsion, de désir et de phantasme, il est devenu la précipitation matérialiste d'une forme séductrice qui avait en elle une gigantesque puissance de dénégation du. Après le corps de la métamorphose, après celui de la métaphore, voici venu celui de la métastase.

La métaphore était encore une figure de l'exil, celui de l'âme par rapport au corps, celui du désir par rapport à son objet, celui du sens par rapport au langage. Mais l'exil offre toujours une belle distance, pathétique, dramatique, critique, esthétique — sérénité orpheline de son propre monde, c'est la figure idéale du territoire. La déterritorialisation, elle, n'est plus du tout l'exil, et ce n'est plus une figure de la métaphore, c'est une figure de la métastase. Celle d'une déprivation du sens et du territoire, d'une lobotomie du corps qui résulte de l'affolement des circuits. Electrocutée, lobotomisée, l'âme n'est plus qu'une circonvolution cérébrale. D'ailleurs, il est probable que nos savants neurologues arriveront un jour à la localiser dans le cerveau, comme la fonction du langage ou la station debout. Relèvera-t-elle de l'hémisphère droit ou de l'hémisphère gauche?

La définition religieuse, métaphysique ou philosophique de l'être a cédé la place à une définition opérationnelle en termes de code génétique (ADN) et d'organisation cérébrale (le code informationnel et les milliards de neurones). Nous sommes dans un système où il n'y a plus d'âme, plus de métaphore du

corps — la fable de l'inconscient elle-même a largement perdu de sa résonance. Aucun récit, aucune instance, ne vient plus métaphoriser notre présence, aucune transcendance ne joue plus dans notre définition, notre être s'épuise dans ses enchaînements moléculaires et ses circonvolutions neuroniques.

Ceci définit, non plus des individus, mais des mutants potentiels. Du point de vue de la biologie, de la génétique et de la cybernétique, nous sommes tous des mutants. Or, pour des mutants, il ne peut plus y avoir de Jugement Dernier, ni de résurrection des corps, car quel corps va-t-on ressusciter? Il aura changé de formule, de chromosomes, il aura été programmé selon d'autres variables motrices et mentales, il n'aura plus droit à son image.

Le handicap offre dans ce sens un véritable terrain d'anticipation, une sorte d'expérimentation objective sur le corps, les sens, le cerveau, en particulier dans son rapport avec l'informatique. L'informatique comme nouvelle force productive, immatérielle, inhumaine, et le handicap comme anticipation des futures conditions de travail dans un univers altéré, inhumain, anomalique. Il faut voir les aveugles dans un sport de balle - le torball - créé spécialement pour eux, pris dans des comportements de science-fiction, se réglant les uns sur les autres par l'ouïe et le réflexe animal, comme le feront les humains bientôt clans un processus sans regard de perception tactile et d'adaptation réflexe, évoluant dans les systèmes comme à l'intérieur de leur cerveau ou dans les circonvolutions d'une boîte — tels sont les aveugles, et plus généralement les handicapés, figures de mutants parce que mutilés, et donc plus proches de la commutation, plus proches de cet univers télépathique, télécommunicationnel, que nous autres, humains trop humains, condamnés par notre absence d'anomalie à des formes de travail conventionnelles.

Par la force des choses, le handicapé est un expert en puissance dans le domaine moteur et sensoriel. Et ce n'est pas un hasard si le social s'aligne de plus en plus sur les handicapés et sur leur promotion opérationnelle : ils peuvent

devenir de merveilleux instruments en fonction de leur invalidité même. Ils peuvent nous précéder dans la voie de la mutation et de la déshumanisation.

Dans cette péripétie cybernétique du corps, les passions ont disparu. Ou plutôt elles se sont matérialisées. On vient de découvrir la « molécule de l'angoisse »! Et on lit, chez François Jacob, que le centre du plaisir a été localisé, quelque part dans le cerveau ou la moelle épinière. O miracle : le centre du déplaisir lui était immédiatement juxtaposé. Et F. Jacob de dire : « Cela aurait fait plaisir à Freud » (sous-entendu : puisqu'il tenait à l'ambivalence du plaisir et du déplaisir, il lui aurait plu que cette thèse se vérifie en quelque sorte par la juxtaposition anatomique). Merveilleuse naïveté. Et où localisera-t-on le masochisme, le plaisir du déplaisir? Et d'ailleurs, pour rester dans la logique de Freud : le plaisir et le déplaisir, au lieu de se juxtaposer, ne devraient-ils pas s'échanger en un seul point, puisque leur affinité psychique est totale?

Trêve de ces bouffonneries scientifiques. Qu'en est-il aujourd'hui de la séduction, de la passion, de cette puissance qui arrache précisément l'être humain à toute localisation, à toute définition objective, qu'en est-il de cette fatalité ou de cette ironie supérieure, de cette aspiration évasive ou de cette stratégie alternative?

Est-elle passée dans l'inconscient, dans le refoulé de la psychanalyse? Si elle existe encore aujourd'hui, elle ne peut que hanter la réalité objective, hanter la vérité elle-même comme sa perversion, sa distorsion, son anomalie, son accident. L'ironie, si elle existe, ne peut qu'être passée dans les choses. Elle ne peut qu'être réfugiée dans la désobéissance des comportements à la norme, dans la défaillance des programmes, dans le dérèglement caché, dans la règle du jeu cachée, dans le silence à l'horizon du sens, dans le secret. Le sublime est passé dans le subliminal.

Mais existe-t-il encore un versant subliminal des choses? Rien n'est moins sûr. Tout est livré à la transparence, c'est pourquoi il n'y a plus de transcendance, c'est pourquoi aussi il

n'y a plus de refoulement, ni de transgression possible. Il ne faut plus compter sur une révolution du refoulé (ni psychique ni historique). Tout se joue dans l'immanence. Simplement, il n'est pas sûr que, dans l'immanence précisément, les choses obéissent aux lois objectives qu'on veut bien leur offrir.

Il n'y a plus de souffle de la transcendance. Il n'y a plus que la tension de l'immanence. Et ce que nous devons envisager, ce sont les effets prodigieux qui résultent de la perte de toute transcendance. Coupé de la transcendance, il n'est pas vrai que le monde soit livré à l'accident pur, à une distribution aléatoire des choses et aux seules lois de la probabilité — ça, c'est l'imaginaire d'une conscience orgueilleuse qui pense que les choses livrées à elles-mêmes ne produisent que leur confusion. Mais l'immanence laissée à elle-même n'est pas du tout aléatoire. Elle déploie des enchaînements, ou des déchaînements, tout à fait inattendus, *en particulier cette forme singulière qui conjugue l'enchaînement et le déchaînement, et qui est l'exponentiel*. La montée en puissance, « die steigernde Potenz », s'oppose au mouvement dialectique, « die dialektische Aufhebung », qui est le mouvement de la transcendance. Cette Steigerung est comme un défi lancé par les choses, les êtres, et nous-mêmes, à la perte de leurs références et de leur transcendance. On retrouve d'ailleurs cette forme enchaînée/déchaînée dans celle mythique du défi et de la séduction, dont on sait qu'elle n'est pas une relation dialectique, mais une montée en puissance de la relation, s'exprimant par une potentialisation des enjeux, et non du tout par un équilibre. Dans la séduction, nous retrouvons cette forme exponentielle, cette qualité fatale dont le destin nous fait grâce quelquefois, ainsi qu'aux choses lorsqu'elles sont livrées à elles-mêmes.

## LA SÉDUCTION OU LES ABÎMES SUPERFICIELS

La séduction n'est pas un thème qui s'oppose à d'autres, ou qui en résout d'autres. La séduction est ce qui séduit, un point c'est tout.

Au départ, presque un jeu de mots : on nous dit que tout marche à la production — et si tout marchait à la séduction?

Un jeu de mots est toujours un défi, et la simple allusion à la séduction dans une ère triomphante de la production joue elle aussi comme défi théorique. Le défi, non le désir, est au cœur de la séduction. Il est ce à quoi on ne peut pas ne pas répondre, alors qu'on peut ne pas répondre au désir. Il vous entraîne au-delà de tout contrat, au-delà de la loi de l'échange, au-delà des équivalences, dans une surenchère qui peut n'avoir pas de fin. C'est le défi, c'est la séduction qui, bien plus que le principe de plaisir, nous entraînent au-delà du principe de réalité.

La séduction n'est pas ce qui *s'oppose* à la production. Elle est ce qui *séduit* la production - comme l'absence n'est pas ce qui s'oppose à la présence, mais ce qui séduit la présence, comme le mal n'est pas ce qui s'oppose au bien, mais ce qui séduit le bien, comme le féminin n'est pas ce qui s'oppose au masculin, mais ce qui séduit le masculin. On peut imaginer une théorie qui traiterait des signes, des termes et des valeurs dans leur attraction séductrice, et non dans leur contraste ou leur opposition réglée. Qui briserait définitivement la spécularité du signe, et où tout se jouerait non plus en termes de distinction ou d'équivalence mais de duel et de réversibilité. Enfin une théorie séduisante du langage...

Il y aurait bien des exemples de cette opération séductrice, de cet éclair de la séduction faisant fondre les circuits polaires du sens. Ainsi dans la cosmogonie antique, les éléments, eau, terre, feu, air, n'étaient pas les éléments distinctifs d'une classification, mais des éléments attractifs, se séduisant l'un l'autre : l'eau séduite par le feu, l'eau séduisant le feu. La dynamique élémentaire du monde est la séduction. Dieux et

hommes ne sont pas séparés par l'abîme moral de la religion : ils jouent continuellement à se séduire, et c'est sur ces rapports de séduction, de jeu, que se fonde l'équilibre symbolique du monde. Tout ceci a bien changé pour nous — du moins en apparence. Car qu'en est-il du bien et du mal, du faux et du vrai, de toutes ces grandes distinctions qui nous servent à déchiffrer le monde et à le maintenir sous le sens? Tous ces termes écartelés au prix d'une énergie folle sont toujours prêts à s'abolir l'un dans l'autre, et à s'effondrer *pour notre plus grande joie*. C'est la séduction qui les précipite l'un vers l'autre, qui les réunit, au-delà du sens, dans un maximum d'intensité et de charme.

Jamais les signes distinctifs, jamais les signes pleins ne nous séduisent. Il y a séduction par des signes vides, illisibles, insolubles, arbitraires, fortuits, qui passent légèrement à côté, qui modifient l'indice de réfraction de l'espace. Des signes sans sujet de l'énonciation ni énoncé, des signes purs, en ce qu'ils ne sont pas discursifs ni ne fondent un échange. Les protagonistes de la séduction ne sont ni locuteur ni interlocuteur, ils sont en situation duelle et antagoniste - de même les signes de la séduction ne signifient pas, ils sont de l'ordre de l'ellipse, du court-circuit, du trait d'esprit.

Il y a toujours eu confusion entre le signe distinctif, le signe discursif, celui de la linguistique, et l'autre signe, le *trait*. La linguistique a toujours (heureusement) échoué à saisir ce qui fait la séduction d'un poème, d'une histoire, d'un mot d'esprit (Saussure l'a pressenti dans les « Anagrammes », mais justement c'est qu'alors il est anagrammaticien, et non encore linguiste ou sémioticien, il pressent l'immanente réversibilité du signe, celle qui fait que dans le poème, le langage se consume lui-même dans son détour).

La psychanalyse elle aussi échoue à rendre compte du caractère propre de séduction d'une névrose, d'un rêve, d'un lapsus, de la folie elle-même, parce que justement la séduction n'est pas de l'ordre ni du phantasme, ni du refoulement, ni du désir. La psychanalyse, elle, ne voit partout que symptôme — elle est la conscience malheureuse du signe.

Ainsi, dans *La Gradiva* de Jensen, reprise et analysée par Freud, le trait de séduction, c'est le pied de cette jeune fille, cette démarche légère que lui donne l'angle vertical du pied avec le sol. Ce signe- là fonctionne comme séduction pure, comme signe pur, et il y a contresens à vouloir l'assigner dans l'enfance, ou dans l'inconscient refoulé, pour en faire le simple médium des phantasmes de Harold. Le signe tombe de la séduction dans l'interprétation, et Harold tombe lui aussi du même coup de la sphère enchantée de la séduction dans la sphère du réel et du matrimonial. Bel exemple du désenchantement de l'interprétation, de la malversation qu'elle peut exercer au nom de n'importe quelle discipline, fût- ce la psychanalyse, sur le trait de séduction même.

Le trait de séduction est plus qu'un signe. Tel le regard, dont la puissance vient justement qu'il n'est pas un échange, mais un moment duel, un trait duel, instantané, sans déchiffrement. La séduction n'est possible que par ce vertige de réversibilité (qu'on trouve aussi dans l'anagramme) qui annule toute profondeur, toute opération de sens en profondeur : vertige superficiel, abîme superficiel.

La surface, l'apparence, tel est l'espace de la séduction. Au pouvoir comme maîtrise de l'univers du sens s'oppose la séduction comme maîtrise du règne des apparences. Nous fuyons volontiers les apparences et veillons sur la profondeur du sens. Telle est la loi : tout être, toute chose doit veiller jalousement sur son sens, et écarter les apparences comme maléfiques. La séduction est maudite (mais ce n'est pas là son moindre charme).

Dans ces conditions, seules de rares choses, et à de rares moments, accèdent à l'apparence pure, et celles-là seules sont séduisantes. Toute la stratégie de la séduction est d'amener les choses à l'apparence pure, de les faire rayonner et s'épuiser dans le jeu de l'apparence (mais ce jeu a sa règle, son rituel éventuellement rigoureux). Nous sommes soumis à la nécessité de « pro-duire » les choses, au sens littéral, car elles sont tombées sous le coup du sens, dans la profondeur, il faut donc les extraire et les faire resurgir dans l'ordre du visible.

Du coup le secret n'est plus rien pour nous, il n'est de bon ordre que du visible. Alors qu'on peut concevoir un monde où il suffit de séduire les choses, ou les faire se séduire les unes les autres.

Partout on cherche à produire du sens, à faire signifier le monde, à le rendre visible. Mais notre péril n'est pas de manquer de sens, bien au contraire, nous en regorgeons, et nous en périssons. De plus en plus de choses sont tombées dans l'abîme du sens, et de moins en moins ont gardé le charme de l'apparence.

Il y a quelque chose de secret dans les apparences, justement parce qu'elles ne se prêtent pas à l'interprétation. Elles restent insolubles et indéchiffrables. La stratégie inverse, celle de tout le mouvement moderne, est celle de la « libération » du sens et de la destruction des apparences. Venir à bout des apparences a toujours été le travail essentiel des révolutions. Je n'exprime pas là quelque nostalgie réactionnaire. Je cherche simplement à retrouver un espace du secret, la séduction n'étant que ce qui fait circuler et se mouvoir l'apparence comme secret.

Qu'y a-t-il de plus séduisant que le secret? J'ai déjà dit cela du défi et du trait d'esprit, mais, justement : toutes ces choses font ensemble partie de la constellation de la séduction. Comme la séduction est un défi à l'ordre de la production, ainsi le secret est un défi à l'ordre de la vérité et du savoir.

Il ne s'agit pas ici d'une chose tenue secrète, car celle-ci ne fait que surexciter la volonté de savoir, et n'a de cesse d'apparaître sous les espèces d'une vérité. Or la vérité n'a rien de séduisant. Seul est séduisant le secret qui circule non pas comme sens caché, mais comme règle du jeu, comme forme initiatique, comme pacte symbolique, sans qu'aucune clef d'interprétation, aucun code vienne le résoudre. Il n'y a d'ailleurs rien à révéler - on ne le répétera jamais assez : IL N'Y A JAMAIS RIEN À PRO-DUIRE. En dépit de tout son effort matérialiste, *la production reste une utopie*. Nous pouvons nous épuiser à matérialiser les choses, à les rendre visibles, jamais nous ne lèverons le secret — c'est bien là le paradoxe

d'une production qui s'est trompé de finalité, et qui ne peut donc que s'exacerber elle-même dans une impuissance étrange. Les protagonistes du secret eux-mêmes ne sauraient le trahir, puisqu'il n'est que l'acte rituel de complicité, de partage de l'absence de vérité, de partage des apparences. Dans la séduction, nous retrouvons l'exercice de ce partage et le plaisir profond qui s'y attache.

Ainsi dans Kierkegaard (*Le journal d'un séducteur*), la jeune fille est une puissance énigmatique, et le procès de séduction est la résolution énigmatique de cette puissance, sans que le secret en soit jamais levé.

Le secret, s'il était levé, ce serait le sexe, la sexualité serait le fin mot de cette histoire, s'il y en avait un. Mais *il n'y en a pas*, et là-dessus la psychanalyse se trompe, et nous a trompés. La séduction reste, au-delà de la fin de l'histoire, c'est-à-dire au-delà de la détermination du sexe et de sa vérité, un duel et une résolution énigmatique.

Ainsi on peut imaginer que, dans la séduction amoureuse, l'autre est le lieu de votre secret — c'est l'autre qui détient, sans le savoir, ce qu'il ne vous sera jamais donné de savoir. Il n'est donc pas (comme dans l'amour) le lieu de votre ressemblance, ni l'idéal type de ce que vous êtes, ni l'idéal caché de ce qui vous manque, mais le lieu de ce qui vous échappe, par où vous vous échappez à vous-même, et à votre vérité. La séduction n'est pas le lieu du désir (donc de l'aliénation), mais du vertige, de l'éclipse, de l'apparition et de la disparition, du scintillement de l'être. C'est un art de la disparition alors que le désir est toujours un désir de mort.

Le secret n'est jamais le refoulé. Il n'est jamais « tout ce que vous ne savez pas et que vous voudriez savoir, sur vous-même et sur le sexe » (Woody Allen), il est ce qui n'est plus de l'ordre de la vérité. Ce qui, à l'excès de soi, se retire de soi, plonge dans le secret et absorbe ce qui l'entoure. Vertige immédiatement contagieux : la séduction passe par la jouissance subtile qu'éprouvent les êtres et les choses à rester secrets *dans leur signe même* — alors que la vérité passe par la pulsion obscène de forcer les signes à tout dire.

La séduction ne tourne pas seulement autour de la règle fondamentale — elle EST la règle fondamentale, et elle n'existe que de n'être jamais dite. Voyez la provocation, qui est l'inverse et la caricature de la séduction. Elle dit : « Je sais que tu veux être séduit, et je vais te séduire... » Rien de pire que de trahir cette règle secrète. Rien de moins séduisant qu'un sourire ou une conduite provocante, puisqu'ils supposent qu'on ne saurait être naturellement séduit et qu'il y faut un chantage ou une déclaration d'intention : « Laisse-moi te séduire... »

La séduction n'est pas désir : elle est ce qui joue avec le désir, et se joue du désir. Ce qui éclipse le désir, le fait surgir et disparaître, dresse les apparences devant lui pour le précipiter vers sa propre fin. Brahma forma tout d'abord, de sa propre substance immaculée, une déesse connue sous le nom de Sharatuya. Lorsqu'il vit cette fille admirable issue de son propre corps, Brahma s'éprit d'elle. Sharatuya (qui a cent formes) s'éloigna sur la droite pour éviter son regard, mais de ce côté une tête apparut aussitôt sur le corps du dieu. Et comme Sharatuya tournait vers la gauche et passait derrière lui, deux nouvelles têtes surgirent. Elle s'élança dans le ciel : une cinquième tête se forma. Brahma dit alors à sa fille ;

« Donnons naissance à toutes sortes de créatures animées, des hommes, des suras, des asuras. » Entendant ces paroles, Sharatuya redescendit sur la terre. Brahma l'épousa et ils se retirèrent en un lieu secret, où ils demeurèrent ensemble pendant cent années divines...

Stratégie de l'absence, de l'esquive, de la métamorphose. Virtualité de substitution illimitée, d'enchaînement sans référence. Dérouter, placer des leurres qui dispersent les évidences, qui dispersent l'ordre des choses et l'ordre du réel, qui dispersent l'ordre du désir... Déplacer légèrement les apparences pour atteindre au cœur vide et stratégique des choses. C'est la stratégie des arts martiaux orientaux : ne jamais fixer frontalement l'adversaire ni son arme, ne jamais le voir, voir à côté, le point vide d'où il s'élançe, et frapper là, au cœur vide de l'acte, au cœur vide de l'arme. Ainsi pour le

boucher de Tchouang-Tseu : ne jamais voir le bœuf, écarter l'évidence du corps du bœuf, pour atteindre au vide interstitiel qui articule les organes, et porter là le fil du couteau.

Ainsi du désir dans la séduction : ne jamais prendre l'initiative du désir, pas plus que de l'attaque. Celui qui attaque le premier est perdu, celui qui désire le premier est perdu. Ne jamais opposer son désir au désir de l'autre, mais viser à côté, au défaut de l'apparence, ou encore le piéger à son propre leurre. Pour la séduction, le désir n'existe pas. Pas plus que le hasard pour le joueur. Il est tout au plus ce qui permet de jouer : un enjeu. Il est ce qui doit être séduit, comme le reste, comme Dieu, comme la loi, comme la vérité, comme l'inconscient, comme le réel. Toutes ces choses-là n'existent que dans le bref instant où on les défie d'exister, elles n'existent que par le défi qu'on leur porte, par la séduction justement, qui ouvre devant elles ce gouffre sublime, où elles n'auront de cesse de venir s'abîmer, dans une dernière lueur de réalité. Si on y réfléchit bien, nous-mêmes n'existons que dans le bref instant où nous sommes séduits - par quoi que ce soit qui nous emporte : un objet, un visage, une idée, un mot, une passion.

Telle est l'attraction du corps noir de la séduction. Les choses semblent suivre leur vérité linéaire, leur ligne de vérité, mais elles trouvent leur apogée ailleurs, dans le cycle des apparences. Les choses se veulent droites, comme la lumière dans un espace orthogonal — mais elles ont toutes une courbure secrète : la séduction est ce qui suit cette courbure, et l'accentue subtilement, jusqu'à ce que, suivant leur propre cycle, elles atteignent cet abîme superficiel où elles se résolvent.

Rares sont les choses qui atteignent à l'apparence pure. Et pourtant, on peut penser que la séduction est la dimension inéluctable de toute chose. Nul besoin de la mettre en scène comme stratégie. Les choses s'initient d'elles-mêmes à cette règle fondamentale, à cette convention supérieure qui ordonne un autre enjeu que le réel. Nous sommes tous, et tous les systèmes aussi, avides de déborder notre propre

principe de réalité et de nous réfracter dans une autre logique.

Ainsi l'argent dans le jeu est *séduit* : il est détourné de la loi de la valeur et se transforme en une substance de surenchère et de défi. Ainsi, le désir devient l'enjeu d'un autre jeu qui le dépasse, et dont les protagonistes du désir ne sont que les figurants. Ainsi, la loi morale elle-même peut être séduite : dans la perversion, elle entre comme élément tactique dans un espace rituel et cérémonial — la perversion est de faire fonctionner la loi morale comme convention pure, et le divin comme artifice diabolique.

Le principe de réversibilité, qui est aussi celui de la magie et de la séduction, s'exprime dans l'obligation que tout ce qui a été produit doive être détruit, que tout ce qui apparaît doive disparaître. Nous avons désappris l'art de la disparition (l'art tout court a toujours été un puissant levier de disparition — puissance de l'illusion et de dénégation du réel). Saturés par le mode de production, il nous faut retrouver les voies d'une esthétique de la disparition. La séduction en fait partie : elle est ce qui dévoie, ce qui détourne de la voie, ce qui fait rentrer le réel dans le grand jeu des simulacres, ce qui fait apparaître et disparaître. Elle pourrait presque être le signe d'une réversibilité *originelle* des choses. On pourrait soutenir *qu'avant d'avoir été produit, le monde a été séduit*, qu'il n'existe, comme toutes choses et nous-mêmes, que d'être séduit. Etrange précession, qui plane aujourd'hui encore sur toute réalité : le monde a été démenti et détourné *à l'origine*. Il est impossible qu'il se vérifie ou se réconcilie jamais avec lui-même, puisqu'il a été originellement détourné. La négativité historique n'est qu'une pieuse version des choses. Véritablement diabolique est le détournement originel. A l'utopie du Jugement Dernier, complémentaire de celle du baptême originel, s'opposent le vertige de la simulation, le ravissement luciférien de l'excentricité de l'origine et de la fin. Toute notre anthropologie morale, qui va du christianisme à Rousseau, du péché originel à l'innocence originelle, est fausse. Ce qu'il faut substituer au péché originel, ce n'est ni le

salut final, ni l'innocence, c'est *la séduction originelle*. L'homme n'est ni coupable, ni innocent — il est séduit, et il séduit. Coupable ou innocent, c'est son statut de sujet — séduit et séducteur, c'est son destin d'objet, son destin objectif. On a deviné combien toute cette théorie est manichéenne.

Évoquer la séduction, c'est approfondir notre destin d'objet, et toucher à l'objet, c'est réveiller le principe du Mal.

La séduction serait donc inéluctable, et l'apparence toujours victorieuse. Certes, on assiste à une prolifération des systèmes de sens et d'interprétation qui veulent frayer la voie à une opération rationnelle du monde. L'interprétation fait rage partout, et elle est douée, semble-t-il, d'une violence destructrice — la psychanalyse est certainement, avec la théorie du désir et du refoulement, le dernier et le plus beau de ces grands systèmes d'interprétation. En même temps, on constate que tous ces systèmes sont bien empêchés de produire quoi que ce soit qui relève d'une vérité ou d'une objectivité quelconque. Au fond, tout est déjà là, dans ce retournement maléfique — l'impossibilité, pour tout système, de se fonder en vérité, de briser le secret et de dévoiler quoi que ce soit. *Le discours de vérité est tout simplement impossible*. Il s'échappe à lui-même. Tout s'échappe à soi-même, tout se joue de sa propre vérité, tout s'échappe du côté de la séduction.

La rage de déshabiller la vérité, d'arriver à la vérité nue, celle qui hante tous les discours d'interprétation, la rage obscène de lever le secret est exactement proportionnelle à l'impossibilité d'y arriver jamais. Plus on s'en approche, plus la vérité recule vers le point oméga, et plus se renforce la rage d'y parvenir. Mais cette rage ne fait que témoigner de l'éternité de la séduction et de son impuissance d'en venir à bout.

Le système actuel de dissuasion et de simulation réussit à neutraliser toutes les finalités, tous les référentiels, tout le sens, mais il échoue à neutraliser les apparences. Il contrôle puissamment toutes les procédures de production du sens, il ne contrôle pas la séduction des apparences. Aucune

interprétation ne peut en rendre compte, aucun système ne peut l'abolir. C'est notre dernière chance.

Il y aurait, dans ce sens, une stratégie contemporaine de la séduction. Contre les processus, policiers et informatiques, de repérage et de quadrillage toujours plus sophistiqués, y compris de repérage biologique et moléculaire du corps, contre tous les processus d'identification (qui ont remplacé ceux de l'aliénation), d'identité forcée, de détection et de dissuasion.

- Comment se maquille-t-on?
- Comment se dissimule-t-on?
- Comment trouve-t-on une parade dans la parure, le silence, le jeu des signes, l'indifférence - dans une stratégie des apparences?

La séduction comme invention des stratagèmes du corps, comme maquillage de survie, comme dispersion infinie de leurres, comme art de la disparition et de l'absence, comme dissuasion plus puissante encore que celle du système.

Les puissances maléfiques qu'elle a dressées contre Dieu, contre la morale, les puissances de l'artifice et du Malin Génie de la dissimulation et de l'absence, du défi et de la réversion qu'elle a toujours incarnées et pour lesquelles elle a été maudite, la séduction peut aujourd'hui les réinventer contre l'emprise terroriste de vérité et de vérification, de repérage et de programmation qui nous encercle. La séduction reste la forme enchantée de la part maudite...

# DU SYSTÈME DES OBJETS AU DESTIN DE L'OBJET

« L'exotisme essentiel est celui de l'Objet pour le sujet. »

Victor SEGALEN.

Dans un premier temps, la simulation, le passage généralisé au code et à la valeur-signe, est décrite en termes critiques, à la lumière (ou à l'ombre) d'une problématique de l'aliénation. C'est encore, à travers les arguments sémiologiques, psychanalytiques et sociologiques, la société du spectacle qui est en cause, et sa dénonciation. La subversion s'y cherche encore dans la transgression des catégories de l'économie politique : valeur d'usage, valeur d'échange, utilité, équivalence. Les référents de cette transgression seront la notion de dépense chez Bataille et celle de l'échange-don chez Marcel Mauss, la consommation et le sacrifice, c'est-à-dire encore une version anthropologiste et antiéconomiste, où la critique marxiste du capital et de la marchandise se généralise en une critique anthropologique radicale des postulats de Marx. Dans l'Echange Symbolique et la Mort, cette critique passe au-delà de l'économie politique : c'est la mort qui devient la figure même de la réversibilité (c'est-à-dire d'un renversement de tous les codes et oppositions distinctives qui fondent les systèmes dominants : celle de la vie et de la mort en tout premier lieu — avec exclusion de la mort — celle du sujet et de l'objet, celle du signifiant et du signifié, celle du masculin et du féminin). La transgression du code, c'est la réversion des termes opposés, et donc des différences calculées qui fondent le privilège d'un terme sur l'autre. Le symbolique est la figure de cette réversion, et du même coup la figure de toute révolution possible : « La révolution sera symbolique ou ne sera pas. » Jusque dans l'ordre du langage, la poésie est cette réversibilité de chaque terme du discours, son ex-termination, décrite par Saussure dans les « Anagrammes ». Le mouvement est donc celui, contre un ordre de la simulation, c'est-à-dire d'un système d'oppositions distinctives régissant un sens sous contrôle, de la restitution

d'un ordre symbolique, assimilée à une authenticité supérieure des échanges.

Double spirale qui va du Système des Objets aux Stratégies Fatales : celle du virage généralisé vers une sphère du signe, du simulacre et de la simulation, et celle de la réversibilité de tous les signes à l'ombre de la séduction et de la mort. Les deux paradigmes se diversifient au fil de cette spirale sans changer leur position antagoniste. D'une part : l'économie politique, la production, le code, le système, la simulation — de l'autre : le potlatch, la dépense, le sacrifice, la mort, le féminin, la séduction et, en dernier lieu, le fatal. Pourtant tous deux ont subi une inflexion considérable : les simulacres sont passés du deuxième au troisième ordre, de la dialectique de l'aliénation au vertige de la transparence. Simultanément, après l'Échange Symbolique et avec la Séduction, le rêve se perd d'une transgression, d'une subversion possible des codes, la nostalgie se perd d'un ordre symbolique quel qu'il soit, venu du fond des sociétés primitives ou de notre aliénation historique. Avec la Séduction, il n'y a plus de référent symbolique au défi des signes, et au défi par les signes, plus d'objet perdu, plus d'objet retrouvé, plus de désir originel, *c'est l'objet même qui prend l'initiative de la réversibilité*, qui prend l'initiative de séduire et de détourner — c'est un autre enchaînement qui est déterminant, non plus celui de l'ordre symbolique (qui est celui d'un sujet et d'un discours), mais celui, purement arbitraire, d'une règle du jeu. Le jeu du monde est celui de la réversibilité. Le désir du sujet n'est plus au centre du monde, c'est le destin de l'objet.

Tout ne se résume pas à la dialectique du désir dans les sociétés capitalistes. Car les signes, pour en revenir à eux, s'ils ont à l'origine une destination, ont aussi un destin. Et le destin des signes est d'être arrachés à leur destination, dévoyés, déplacés, dérivés, récupérés, séduits. C'est leur destin dans le sens où c'est toujours ce qui leur arrive, c'est notre destin dans le sens où c'est toujours ce qui nous arrive. Cela est profondément immoral. Il y a dans toute réversibilité quelque chose d'immoral, qui procède d'une ironie supérieure. Ce

thème-là est très fort dans toutes les mythologies et cultures autres que la nôtre. Nous avons privilégié dans nos systèmes l'irréversibilité du temps, de la production et de l'histoire. Mais seul est passionnant ce qui dément ce si bel ordre de l'irréversibilité du temps et de la finalité des choses.

La transgression n'est pas immorale, bien au contraire. Elle réconcilie la loi avec ce que celle-ci interdit, c'est le jeu dialectique du bien et du mal. La réversibilité, elle, n'est pas une loi, elle ne fonde pas un ordre symbolique, et elle ne se transgresse pas plus qu'une cérémonie ou les règles d'un jeu. Dans la réversibilité, ni le temps ne se réconcilie avec sa fin, ni le sujet avec sa finalité. Il n'y a pas de Jugement Dernier pour séparer le Bien du Mal, et réconcilier les choses avec leur essence.

Contre tous les ésotérismes pieux et dialectiques, par où le sujet cultive le principe de sa propre fin, il faut relever cet Exotérisme radical, reflet de l'Exotisme essentiel de Segalen, qui est celui de l'Objet pour le sujet, et dont il dit : « Si la saveur croît en fonction de la différence, quoi de plus savoureux que l'opposition des irréductibles, le choc des contrastes éternels? » Contre toutes les intériorités, il faut réveiller cette Externalité, cette puissance extérieure qui, au-delà du principe final du sujet, dresse la réversibilité fatale de l'Objet. Il faut réveiller le principe du Mal.

C'est la seule balance à notre situation actuelle. Car nos sociétés, à force de sens, d'information et de transparence, ont franchi le point-limite qui est celui de l'extase permanente : celle du social (la masse), du corps (l'obésité), du sexe (l'obscénité), de la violence (la terreur), de l'information (la simulation). Au fond, si l'ère de la transgression est achevée, c'est que les choses elles-mêmes ont transgressé leurs propres limites. Si on ne peut plus réconcilier les choses avec leur essence, c'est qu'elles ont bafoué, surpassé leur propre définition. Elles sont devenues justement plus social que le social (la masse), plus gros que le gros (l'obèse), plus violent que le violent (la terreur), plus sexuel que le sexe (le porno),

plus vrai que le vrai (la simulation), plus beau que le beau (la mode).

Or, plus beau que moi tu meurs, plus vrai que moi tu meurs, plus réel que moi tu simules, et plus simulé que moi tu meurs... A la théorie critique, il faut donc substituer une théorie fatale, parachevant cette ironie objective du monde.

Il est tellement plus drôle de voir notre univers voué à la fatalité, non pas transcendante, mais immanente à nos processus mêmes, à leur surfusion, à leur surmultiplication, immanente à notre banalité, qui est aussi l'indifférence des choses à leur propre sens, l'indifférence des effets à leur propre cause. Tout ceci constitue une situation originale, celle d'un malin génie animé d'une stratégie silencieuse — non plus l'ironie du sujet face à un ordre objectif, mais l'ironie objective des choses prises à leur propre jeu — non plus le travail historique du négatif, mais le travail du redoublement et de la montée en puissance, comme on le voit dans le *Witz*, qui est l'équivalent de cette stratégie fatale pour le langage.

Le *Witz* est une façon pour le langage de se faire plus bête qu'il n'est, d'échapper à sa propre dialectique et à l'enchaînement du sens pour se précipiter dans un processus de contiguïté délirante, dans l'instantanéité et la contiguïté pure, dans l'objectalité pure. Le malin génie du langage consiste à se faire objet, là où on attend du sujet et du sens. Le *Witz* est cette prédestination du langage au non-sens dès lors qu'il se prend à son propre jeu. Il y a une passion là-dedans, une *passion d'objet*, qui pourrait bien nous faire redécouvrir une puissance esthétique du monde, au-delà des péripéties et des passions subjectives.

La banalité elle-même redevient prodigieuse, cette banalité dont Heidegger disait qu'elle était la deuxième chute de l'Homme, après celle du Péché Originel. C'est elle la fatalité du monde moderne et si elle tient du prodige, c'est qu'elle s'approfondit jusqu'à constituer un défi à la réalité même.

Contre la vision banale (conventionnelle et religieuse) du fatal, il faut imposer une vision fatale du banal. C'est à

l'extrême de cette monotonie, de cette insignifiance, de cette indifférence de nos systèmes qu'apparaissent des séquences, des déroulements, des processus qui ne procèdent plus de l'ordre des causes et des effets, un défi immanent au déroulement même des choses. Ce défi n'est ni religieux ni transcendant et s'il y a là une stratégie, ce n'est celle de personne. C'est une réversion immanente de toutes les entreprises rationnelles de structuration et de pouvoir. Aussi bien dans le comportement social des masses (leur silence, cet excès de silence, qui n'est pas du tout quelque chose de passif, mais une surenchère de silence et une stratégie de l'indifférence) que dans l'excroissance de la production, dans la flottaison incontrôlable des monnaies, dans le rapport des obèses à leur propre corps, ou bien même dans la monotonie de nos existences, qui est une monotonie *au deuxième niveau* (due à l'excès de sens, d'information et de visibilité), tout se passe là comme s'il y avait une volonté de défi, le contraire d'une servitude volontaire, un génie de l'indifférence qui s'opposerait victorieusement à toutes les entreprises du sens et de la différence, mais qu'on ne pourrait imputer ni à un groupe, ni à une classe, ni à des individus. Quelque chose fait masse, quelque chose s'inscrit dans une réversion potentielle qui s'oppose à la vieille dialectique des choses, ou plutôt qui n'a rien à voir avec elle. Logique silencieuse de l'excroissance, de l'excès, du détournement par excès, d'une réversibilité généralisée qui sourd de nos stratégies mêmes, de nos systèmes à l'apogée de leur efficacité.

Nos si belles stratégies de l'histoire, du savoir, du pouvoir, s'effacent d'elles-mêmes. Non pas tant qu'elles aient échoué (elles ont peut-être trop bien réussi), mais elles atteignent dans leur progression à un dead point où leur énergie s'inverse et où elles se dévorent, laissant place à une forme pure et vide, ou affolée et extatique. Ainsi le social, dans son extension systématique, crée des conditions fatales au social lui-même. Les masses plongent dans l'indifférence extasiée, dans la pornographie de l'information, elles se situent d'elles-mêmes au cœur du système, au point inerte et aveugle d'où elles le neutralisent et l'annulent : la masse profite de l'information

pour disparaître, l'information profite de la masse pour s'y ensevelir — merveilleuse ruse de notre histoire (de la fin de notre histoire) où les sociologues, les politiciens et les massmédiaticiens ne voient que du feu. La science, de par la sophistication de son investigation, anéantit son objet : elle est forcée, pour survivre, de le reproduire artificiellement comme modèle de simulation. Là encore, revanche de l'objet, qui ne s'offre plus que simulé à l'emprise de nos techniques. Il semble que partout le sujet ait perdu, en même temps que son gyroscope et ses référentiels, le contrôle des choses et soit affronté, là où il escomptait leur continuité, à une réversion de ses pouvoirs.

L'Objet, le monde se sont laissé surprendre un instant (un bref instant dans la cosmologie générale) par le sujet et par la science, mais ils se reprennent aujourd'hui violemment, et se vengent (comme le cristal!). Telle est la figure de notre fatalité, celle d'un retournement objectif, d'une réversibilité objective du monde.

Le terme de fatal n'a rien de fataliste ni d'apocalyptique. Ce qu'il implique, c'est cette métamorphose des effets (et non plus une métaphysique des causes) dans un univers ni déterministe ni aléatoire, mais voué à un enchaînement d'une plus haute nécessité, qui porte les choses vers un point de non-retour, dans une spirale qui n'est plus celle de leur production, mais celle de leur disparition. Tout ce qui s'enchaîne hors du sujet, donc du côté de sa disparition, est fatal. Tout ce qui n'est plus une stratégie humaine devient par là même une stratégie fatale. Mais il n'y a pas de transcendance à cette fatalité-là, et elle ne peut être invoquée de l'extérieur.

Le fatal est toujours une anticipation de la fin dans l'origine, une précession de la fin qui a pour effet de bouleverser le régime des causes et des effets. Une tentation de passer de l'autre côté de la fin, d'outrepasser cet horizon, de nier cet état toujours futur des choses. Or l'Objet est toujours déjà un *fait accompli*. Il est sans finitude et sans désir, puisqu'il a déjà atteint sa fin — il est transfini en quelque sorte. Donc inaccessible au savoir du sujet, puisqu'il n'y a pas

de savoir de ce qui a déjà tout son sens, et plus que son sens, et dont il n'y a pas d'utopie, puisqu'elle est déjà réalisée. C'est en cela que l'Objet est une énigme perpétuelle pour le sujet. C'est en cela qu'il est fatal.

Si la complexité de l'univers n'était que cachée à notre savoir, elle finirait par être résolue. Mais si l'univers est un défi aux solutions successives qui sont proposées, alors il n'y a aucune chance même pour les hypothèses les plus subtiles. Car lui aussi se subtilise à l'infini, et se réversibilise en fonction de la science. Il réagit comme les virus aux antibiotiques, en s'adaptant par une ruse supérieure, tout en gardant sa virulence. Notre savoir ferait bien de réviser ses objectifs en fonction de cette stratégie souple et antagoniste. Mais c'est sans espoir, car si la science a fomenté une vision du monde en termes de problèmes provisoirement irrésolus, mais jamais insolubles, le monde, lui, résiste parfaitement bien à toute solution. C'est même à ce prix qu'il accepte, ironiquement en quelque sorte, de se conformer aux hypothèses.

Mais n'est-ce pas un mystère que l'affleurement d'une autre nécessité que celle de l'humain, d'une stratégie victorieuse de l'humain et du sujet? Que cette fatalité ironique de l'objet devenu indéchiffrable sous la pression même de nos procédures de maîtrise et d'analyse? Y a-t-il un sens à parier sur la génialité de l'Objet ou bien cette « stratégie fatale » n'est-elle qu'une fuite en avant du sujet, une dénégation du réel et une plongée dans l'extase artificielle? Comment le sujet pourrait-il rêver de sauter par-dessus son ombre, et de tomber dans le silence et le destin parfait des pierres, des bêtes, des masques, des astres, puisqu'il ne saurait se défaire du langage et du désir, ni de sa propre image, puisque l'objet lui-même n'est tel que d'être nommé et désiré par le sujet?

Une chose est sûre : si le devenir-objet du sujet est absurde, il y a une égale inconséquence à rêver du devenir-sujet de l'objet. C'est pourtant ce à quoi prétendent toute la science et la conscience occidentale. Tout le monde veut croire au devenir-sujet du monde, et au devenir-monde du sujet. Alors que cette subjectivité est proprement impensable. Alors que le

monde est *merveilleusement objectif*, dans un sens exactement opposé à celui du matérialisme et de la science. Le sujet lui-même est merveilleusement objectif, c'est-à-dire inaliénable. A travers le langage et dans le miroir de l'aliénation, ne se raconte-t-il pas sa propre fable? Si rien n'a de finalité, tout est métamorphose, tout est sa propre fable. Il n'y a pas d'autre sens au « destin de l'Objet ».

Il y a une convergence et une divergence radicale entre ces deux extrêmes ; de l'objet comme système à l'Objet comme destin, de l'objet comme structure, comme signe structural, à l'Objet comme signe pur, comme « cristal ». L'obsession des objets dans leur configuration quotidienne était déjà celle de passer à travers le sujet, de prendre à revers la dialectique du sujet et de l'objet. Si l'approche était celle d'un structuralisme critique, comme le voulait l'air du temps, le fait d'arracher les objets à leurs déterminations courantes (l'usage, l'échange, la fonction, l'équivalence, la projection, l'identification, l'aliénation) était déjà une façon de passer de l'autre côté du miroir. Mais enfin, l'objet y est encore sommé de signifier, il est le terme passif de l'investigation, ce n'est pas un destin, ce n'est pas un défi, et le mieux qu'il puisse faire, dans cette conjoncture, c'est de se cacher, comme on le lui a bien fait sentir.

Tout autre est le cristal, l'Objet pur, l'événement pur, qui n'a plus exactement d'origine ni de fin, et qui peut-être aujourd'hui commence de se raconter. Peut-être même commence-t-il de se venger, après des siècles de servitude volontaire? Tout se renverse en l'énigme d'un Objet doué lui-même de passions et de stratégies originales, un objet pressenti comme malin génie, plus malin et plus génial au fond que le sujet, et s'opposant victorieusement, dans une sorte de duel sans fin, aux entreprises de celui-ci.

Imaginons l'Objet sous forme passionnelle. Car le sujet n'a pas le monopole de la passion — son domaine réservé serait même plutôt celui de l'action. L'Objet, lui, est passif au sens où il est le lieu d'une passion, objective, séduisante et vengeresse. Ce monde dont on a beaucoup plus songé à

l'interpréter et à le transformer qu'à le séduire cherche peut-être, lui, à nous séduire, et cette séduction s'accompagne, comme dans le règne humain, d'intelligence, de ruse, de défi, de vengeance. Ce qui nous a caché cela jusqu'ici, c'est que le sujet a fait du monde la métaphore de ses passions. Du bestial, du minéral, de l'astral, de l'historique, du mental, il a tout colonisé. Mais l'objet n'est pas métaphore, il est passion tout court. Et le sujet n'est peut-être qu'un miroir où viennent se jouer et se refléter les passions objectives.

Si l'objet nous séduit, c'est d'abord par son indifférence. Le sujet a pour passion de devenir libre, autonome, responsable, différent. L'Objet, lui, a la passion de l'indifférence. Passions différentielles, énergiques, éthiques et héroïques : ce sont les passions du sujet. Passions indifférentielles, passions inertielles : ce sont les passions d'objet. Passions ironiques de ruse, de silence, de conformité, de servitude volontaire, opposées à celles de liberté, de désir, de transgression, qui sont celles du sujet. Passions implosives, contre les passions explosives. Mais il y a surtout, chez le sujet même, la *passion d'être objet*, de devenir objet — désir énigmatique dont nous n'avons guère évalué les conséquences dans tous les domaines, politique, esthétique, sexuel — perdus que nous sommes dans l'illusion du sujet, de sa volonté et de sa représentation.

Le cristal se venge.

Le champ des passions de l'âme, qui ont défrayé la chronique romanesque et psychologique pendant deux ou trois siècles, s'est singulièrement rétréci. Celui des « pulsions », qui n'aura défrayé la chronique que pendant cinquante ans, semble lui aussi menacé. Que reste-t-il? De tout l'éventail des mouvements de l'âme, il semble n'en subsister que deux, contradictoires en apparence : l'indifférence et l'impatience. Elles s'opposent aux deux qualités traditionnelles de l'âme : l'une, l'indifférence, s'oppose à l'aspiration passionnée de l'âme vers la transcendance — l'autre, l'impatience, s'oppose à la traditionnelle « patience de l'âme », cette vertu à l'épreuve du monde. En fait, ce ne sont plus des passions de

l'âme, des passions subjectives - il n'y a plus de sujet de l'indifférence ou de l'impatience — ce sont des passions objectives.

C'est le monde qui devient indifférent, et plus il devient indifférent, plus il semble se rapprocher d'un événement surhumain, d'une fin exceptionnelle, dont le reflet est dans notre impatience multiplié. Non seulement nous, mais l'histoire, les événements semblent soumis aux effets conjugués de cette impatience et de cette indifférence.

Ce n'est pas moi qui suis indifférent ou impatient. C'est le monde qui semble vouloir se hâter, s'exacerber, s'impatienter de la lenteur des choses, et c'est lui en même temps qui tombe dans l'indifférence. Ce n'est plus nous qui lui donnons un sens ou non en le transcendant ou en le réfléchissant. Merveilleuse est l'indifférence du monde à cet égard, merveilleuse l'indifférence des choses à notre égard, et leur passion pourtant de se dérouler et de mêler leurs apparences (les Stoïciens avaient déjà fort bien parlé de tout cela).

## POURQUOI LA THÉORIE

C'est ici que le langage et la théorie changent de sens. Au lieu de jouer comme mode de production, ils jouent comme mode de disparition, tout comme l'Objet est devenu mode de disparition du sujet. Ce jeu énigmatique n'est plus celui de l'analyse : il cherche à préserver l'énigme de l'objet par l'énigme du discours.

La théorie ne saurait avoir pour fin d'être le reflet du réel, ni d'entrer avec lui dans un rapport de négativité critique. Ceci fut le vœu pieux d'une ère perpétuée des Lumières, et c'est lui qui règle aujourd'hui encore le statut moral de l'intellectuel. Mais cette si belle dialectique semble aujourd'hui dérégulée. A quoi sert la théorie? Si le monde n'est guère conciliable avec le concept de réel qu'on lui impose, la théorie n'est certainement pas là pour le réconcilier, elle est là au contraire pour séduire, pour arracher les choses à leur condition, pour les forcer à une surexistence incompatible avec celle du réel. Et elle en fait elle-même les frais dans une autodestruction prophétique. Si elle parle de dépassement de l'économique, elle ne saurait être elle-même une économie du discours. Elle doit se faire excessive et sacrificielle pour parler d'excès et de sacrifice. Elle doit se faire simulation si elle parle de simulation, et user de la même stratégie que son objet. Si elle parle de séduction, elle doit se faire séductrice, et user des mêmes stratagèmes. Si elle ne prétend plus au discours de vérité, elle doit prendre la forme d'un monde d'où la vérité s'est retirée. Elle devient alors son objet même.

Le statut de la théorie ne saurait être que celui d'un défi au réel. Ou plutôt, leur relation est celle d'un défi respectif. Car le réel n'est sans doute lui aussi qu'un défi à la théorie. Non pas un état objectif des choses, mais une limite radicale de l'analyse, au-delà de laquelle rien ne lui obéit plus, où dont il n'y a plus rien à dire. Mais aussi la théorie n'est faite que pour désobéir au réel, dont elle est la limite inaccessible. Irréconciliation de la théorie et du réel, corollaire de l'irréconciliation du sujet et de ses propres fins. Toutes les

tentatives de réconciliation font illusion et sont vouées à l'échec.

La théorie ne peut se contenter de décrire et d'analyser, il faut qu'elle fasse événement dans l'univers qu'elle décrit. Pour cela il faut qu'elle rentre dans la même logique et qu'elle en soit l'accélération. Il lui faut s'arracher à toute référence et ne tenir son orgueil que du futur. Il lui faut opérer sur le temps, au prix d'une distorsion délibérée de la vérité actuelle. Il faut suivre en cela le modèle de l'histoire. Celle-ci a bien arraché déjà les choses à leur nature et à leur origine mythique pour les reverser dans le temps. Aujourd'hui il faut les arracher à leur histoire et à leur fin pour ressaisir leur énigme, leur parcours réversible, leur destin.

La théorie elle-même doit anticiper sur son propre destin. Car il faut prévoir pour toute pensée des lendemains étranges. Elle est vouée de toute façon à être détournée, dévoyée, manipulée. Il vaut donc mieux qu'elle se détourne elle-même, qu'elle se détourne d'elle-même. Si elle prétend à quelques effets de vérité, elle doit les éclipser par son propre mouvement. L'écriture est faite pour cela. Si la pensée n'anticipe pas sur ce détournement par son écriture même, c'est le monde qui s'en chargera, par la vulgarisation, le spectacle ou la répétition. Si la vérité ne se dérobe pas elle-même, c'est le monde qui l'escamotera sous les formes les plus diverses, par une sorte d'ironie objective, ou de vengeance.

Encore une fois, à quoi sert de dire que le monde *est* extatique, que le monde *est* ironique, que le monde *est* objectif — il l'est, un point c'est tout. A quoi sert de dire qu'il ne l'est pas? Il l'est de toute façon. A quoi sert de ne pas le dire? Ce que la théorie peut faire, c'est le défier de l'être plus : plus objectif, plus ironique, plus séduisant, plus réel ou plus irréel, que sais-je? Elle n'a de sens que dans cet exorcisme. La distance qu'elle prend n'est plus celle du recul, c'est celle de l'exorcisme. Elle prend ainsi force de signe fatal, plus inexorable encore que la réalité, et qui donc peut-être nous protège de cette réalité inexorable et de cette objectivité du

monde, de cette brillance du monde qui, si nous étions lucides, devrait nous faire enrager par son indifférence.

Soyons Stoïciens : si le monde est fatal, soyons plus fatals que lui. S'il est indifférent, soyons plus indifférents que lui. Il faut vaincre le monde et le séduire par une indifférence au moins égale à la sienne.

Contre l'accélération des réseaux et des circuits, il cherchera donc la lenteur, l'inertie. Dans le même mouvement cependant, il cherchera quelque chose de plus rapide que la communication : le défi, le duel. D'un côté l'inertie et le silence, de l'autre le défi et le duel. Le fatal, l'obscène, le réversible, le symbolique ne sont pas des concepts, puisque rien ne distingue l'hypothèse de l'assertion : l'énonciation du fatal est fatale elle aussi, ou elle n'est pas. Dans ce sens, c'est bien un discours dont la vérité s'est retirée (comme on retire une chaise sous quelqu'un qui va s'asseoir).

Et si la réalité, sous nos yeux, se dissolvait? Non dans le néant, mais dans le plus réel que le réel (le triomphe des simulacres)? Si l'univers moderne de la communication, de l'hypercommunication nous avait plongés, non dans l'insensé, mais dans une énorme saturation de sens, se consumant de son succès — sans jeu, sans secret, sans distance? Si toute publicité était l'apologie, non d'un produit, mais de la publicité? Si l'information ne renvoyait plus à un événement, mais à la promotion de l'information elle-même comme événement? Si l'Histoire n'était plus qu'une mémoire sans passé, accumulative et instantanée? Si notre société n'était plus celle du « spectacle », comme on le disait en 68, mais, plus cyniquement, celle de la cérémonie? Si la politique était un continent de plus en plus périmé, remplacé par le vertige du terrorisme, de la prise d'otage généralisée, c'est-à-dire la figure même de l'échange impossible? Si toute cette mutation ne relevait pas, comme le croient certains, d'une manipulation des sujets et des opinions, mais d'une logique sans sujet où l'opinion s'évanouirait dans la fascination? Si la pornographie signifiait la fin du sexuel en tant que tel, dès lors que le sexuel, sous la forme de l'obscène, a tout envahi? Si la séduction succédait au désir et à l'amour, c'est-à-dire là aussi le règne de l'objet à celui du sujet? Si du coup la stratégie remplaçait la psychologie? S'il ne s'agissait plus d'opposer la vérité à l'illusion, mais de percevoir l'illusion généralisée comme plus vrai que le vrai? S'il n'était plus d'autre comportement possible que celui d'apprendre, ironiquement, à disparaître? S'il n'y avait plus de fractures, de lignes de fuite et de ruptures, mais une surface pleine et continue, sans profondeur, ininterrompue? Et si tout cela n'était ni enthousiasmant, ni désespérant, mais fatal?